

Coluche, miroir de notre époque

Autor(en): **Bofford, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Coluche, miroir de notre époque

C'était l'histoire d'un mec... Une belle histoire, qui s'est malheureusement terminée le 19 juin 1986 dans un dramatique accident près de Valbonne, dans les Alpes-Maritimes. C'était Coluche, saltimbanque de la dérision, qui disait souvent: «Si j'ai l'occasion, j'aimerais mieux mourir de mon vivant.»

La première fois que je l'ai rencontré, en décembre 1997, il venait d'acheter un couteau suisse et il ressemblait à un enfant heureux de découvrir un nouveau jouet. Même regard émerveillé, même sourire triomphant! Il était vêtu ce jour-là non pas de sa célèbre salopette, mais d'un simple T-shirt, d'un jean et d'un blouson de cuir noir. Lorsque je suis entré dans le studio, quelques minutes avant l'émission, il était déjà assis devant le micro et jouait avec son couteau. Il m'a simplement dit: «C'est chouette ce truc-là, j'en rêvais depuis que j'étais môme.»

A l'époque, il ne faisait pas l'unanimité. Certains de ses potes lui reprochaient d'avoir repris à son compte des sketches dont il n'avait pas vraiment la paternité. Il n'était pas encore l'idole populaire, l'«enfoiré généreux» des Restos du Cœur. Pour beaucoup, il était trop grossier, trop vulgaire. «Oui, on a raison de dire que je suis vulgaire. Je suis vulgaire parce que je n'ai pas envie de faire croire que j'ai de la culture. J'emploie des ex-

pressions populaires que je mijote à la sauce Coluche ou que j'invente. J'adore mettre en scène des imbéciles qui se défendent de l'être: un flic qui explique qu'il n'est pas bête en disant un maximum d'âneries, j'aime bien... J'aime aussi aborder des sujets tabous, même au risque d'être mal compris. Mais je ne veux pas prendre ceux qui viennent me voir pour des imbéciles.»

Pendant quelques secondes, il était resté silencieux, puis il avait poursuivi: «On m'a souvent demandé si

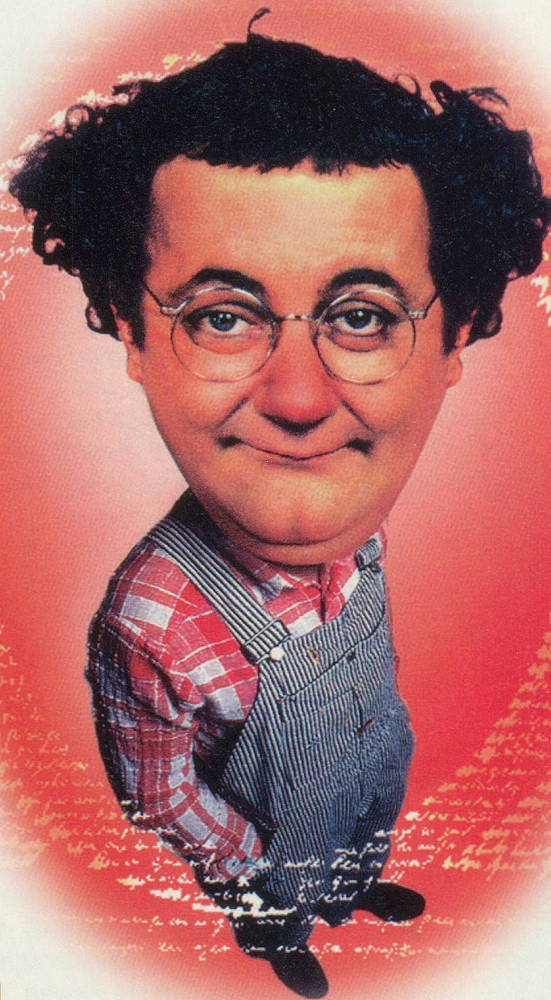
savoir si je voulais faire rire au premier ou au second degré. Mais ce sont toujours les journalistes qui me posent ce genre de questions. Je sais bien, moi, que les Arabes, les Suisses et les Belges, eux, ne se trompent pas. Jamais un Suisse n'est venu me dire: Vous vous moquez des Suisses! Mon but n'est pas de faire réfléchir sur le racisme, mon but, c'est de faire rire. Et si je fais rire à la fois ceux qui sont racistes et ceux qui ne le sont pas, je pense que le racisme existera peut-être un peu moins. C'est comme si l'on dit: Il ne faut pas se moquer des infirmes. C'est idiot. Car les infirmes répondent: Attention, si vous ne vous moquez pas de nous, nous sommes morts. Je crois que la pire des infirmités, c'est la bêtise. Malheureusement, c'est aussi la plus répandue.»

Un ancien pauvre

La bêtise, il l'avait souvent débusquée. Comme beaucoup d'artistes, Coluche avait dû galérer avant d'atteindre la consécration. Son père, Honorin Colucci, peintre en bâtiments, était décédé en 1947. Le petit Michel n'avait alors que trois ans et sa mère, Mathilde, qu'il appelait tendrement Monette et qui était fleuriste, avait essayé de l'élever aussi bien que possible, lui et sa sœur, dans un petit appartement de la cité de Montrouge. Un deux pièces cuisine avec l'eau et les toilettes sur le palier.

«Elle voulait qu'on soit toujours impeccables, disait-il. Une spécialité de pauvres, comme d'avoir de grandes idées.» Plus tard, quand il avait commencé à gagner beaucoup d'argent, il avait trouvé la formule.

j'étais raciste car, dans mes sketches, je joue souvent le rôle d'un personnage raciste. On m'a interrogé pour



«Je ne suis pas un nouveau riche, mais un ancien pauvre.» A l'école, il n'avait jamais été bon élève. Il avait toujours préféré aller au cinéma avec ses copains et il avait raté son certificat d'études primaires. «L'expression ne me plaisait pas. Je ne voulais pas posséder un truc primaire.»

Ensuite, Coluche s'était hasardé dans une bonne dizaine de métiers: graveur de plaques funéraires, livreur, fleuriste ou garçon de café. Mais il rêvait de devenir comédien. «Quand j'allais voir des films de cow-boys, je me disais: C'est sûrement pas bien difficile de faire l'acteur.» Pas très difficile pour lui, en effet. En 1969, il avait rencontré Romain Bouteille et avait commencé à réaliser son rêve en fondant un café-théâtre, le «Café de la Gare». Petit à petit, il était devenu Coluche: nez rouge, salopette rayée bleu et blanc, petites lunettes rondes et chaussures jaune citron.

En 1974, il avait déjà trente ans lorsque Paul Lederman, qui fut aussi l'impresario de Claude François et de Thierry Le Luron, avait décidé de s'occuper de lui. Très vite, le succès était arrivé, avec le sketch du «schmilblick» dont le disque s'était vendu à plus d'un million d'exemplaires. «Le succès, c'était très important pour moi, m'avait-il avoué, mais je n'étais pas dupe. Ce n'était pas par hasard que je chantais: J'suis l'andouille qui fait l'imbécile... J'ai été lancé comme un paquet de lessive.»

Finalement, c'est ce mélange de force et de vulgarité, de génie et de culot, de mauvaise foi et de tendresse qui a ensuite permis à un très large public de s'identifier à Coluche. Car il savait parler à la place du plus grand nombre, comme l'a prouvé le succès de son début de campagne présidentielle en 1981. «Avant moi, la France était coupée en deux. Avec moi, elle sera pliée en quatre», clamait-il en plaisantant. Mais la politique a eu rapidement raison de lui. Les attaques se sont multipliées. Il

était de trop, il faisait peur. Même le journal «Libération» l'a lâché. Il s'est découragé et a dû abandonner.

Le creux de la vague

Pourquoi, ensuite, tout est-il allé si mal? Difficile de répondre à cette question! Mécontent des autres et de lui, il est parti pour la Guadeloupe. Plus de scène, plus de radio, plus de public. Drogue, alcool, divorce: la totale! Et ses tendances suicidaires l'ont rattrapé. Heureusement, en 1984, Claude Berri lui a offert dans «Tchao Pantin» un rôle à sa mesure, qui l'a fait sortir du tunnel et pour lequel il a remporté un César. En 1985, il a repris goût à la vie. Pour se persuader qu'il n'avait pas changé, il a battu le record du monde du kilomètre lancé à moto en atteignant 252,087 km/h. Puis, il a à nouveau enfilé son habit de clown, à Europe1, à Canal Plus et pour son fameux «mariage» avec Thierry Le Luron. Enfin, il a lancé les Restos du Cœur, qui ont fait de lui le pote et le grand frère des plus démunis.

Pendant quinze ans, Coluche a dérangé et choqué, mais, pour bousculer notre société, il a fait plus que des dizaines d'hommes politiques. «Chez un homme politique, les études c'est quatre ans de droit, puis toute une vie de travers», disait-il. Bien sûr, il lui manquait les bonnes manières. Mais qu'aurait-il fait de plus avec des bonnes manières dans un monde aussi mal élevé? De Montrouge aux Restos du Cœur, de la grande bouffe à la drogue, de la pauvreté à la richesse et de la solitude à l'amour, il s'est brûlé à toutes les espérances d'une époque obsédée par un très fort besoin de libération. Il en a été le symbole et l'acteur avec, en plus, un extraordinaire talent de communicateur.

Coluche a été l'un des miroirs de son temps. A la fois cynique et généreux, il a plus d'une fois mobilisé le besoin de générosité, de tolérance et d'amour que l'on trouve encore aujourd'hui dans les grandes causes humanitaires. Il a aussi été un mora-

liste. L'un de ses plus grands talents a été de transformer une certaine violence sociale en une longue suite de mots et de gags qui faisaient beaucoup rire. Car il a surtout fait beaucoup rire. Mais comme il disait en souriant: «Il faut se méfier des comiques parce que, quelquefois, ils disent des choses pour plaisanter.»

Jacques Bofford

Les derniers bons mots

«La Suisse, c'est formidable, tout y est moins cher, même l'argent français!»

«A force de me serrer la ceinture, j'ai les bretelles qui n'arrivent plus à joindre les deux bouts!»

«Je suis la manivelle des pauvres. Je leur remonte le moral!»

«On n'est pas payé pour ce qu'on vaut, mais pour ce qu'on rapporte!»

«Je veux bien faire des réponses intelligentes, mais ne posez pas des questions idiotes!»

«J'ai jamais été grand. J'ai d'abord été petit, puis j'ai tout de suite été gros!»

«Mesdames, un conseil: Si vous cherchez un homme beau, riche et intelligent, n'hésitez pas, prenez-en trois!»

«L'histoire se répète. C'est dommage que ce soit nous qui payions les répétitions!»

A lire: «Coluche: et vous trouvez ça drôle?» Le Cherche Midi Editeur.